

À la Fondation Panzi, des ateliers de couture sont proposés aux femmes pour qu'elles puissent devenir autonomes financièrement.



# En RD-Congo, les survivantes des viols se dressent face au malheur

Depuis 1999, plus de 55 000 femmes victimes de viols ont été soignées à l'hôpital de Panzi, fondé par le docteur Denis Mukwege, Prix Nobel de la paix. Dans ce pays disloqué par deux décennies de guerre, la prise en charge va au-delà du médical : à Panzi, ces femmes retrouvent le goût de vivre et apprennent à se battre.

Photos : Jonathan Nickel/Alliance française de Bukavu

Bukavu (RD-Congo)

De notre envoyée spéciale

Derrière les hauts murs de la Fondation Panzi, havre de paix dans le tumulte de Bukavu, dans l'est de la République démocratique du Congo, on la remarque à peine. Une frêle silhouette, visage enfantin, appuyée au mur de la cantine, où des jeunes femmes viennent de terminer de déjeuner. L'air est un peu lourd ce jour de mars, c'est la saison des pluies au Sud-Kivu. On lui donnerait 14 ans, elle en a 22. Mais elle a déjà vécu un siècle.

Furaha Ambika fait partie de la soixantaine de « pensionnaires » vivant à la Maison Dorcas, une institution de la Fondation Panzi, créée en 2008 pour venir en aide aux victimes de violences sexuelles. Son fondateur, le docteur Denis Mukwege, est connu dans le monde entier pour avoir sauvé des milliers de femmes violées dans cette région décimée par des conflits armés d'une violence inouïe. Mais « l'homme qui répare les femmes », Prix Nobel de la paix 2018, l'a vite compris : la prise en charge médicale, si cruciale soit-elle, ne suffit pas. ●●●

## repères

## L'hôpital et la Fondation de Panzi, à Bukavu

Créé en 1999 par le docteur Denis Mukwege, l'hôpital de Panzi, à Bukavu (RD-Congo) emploie 403 personnes, dont 56 médecins. La fondation, elle, a été créée en 2008 à quelques kilomètres, pour renforcer la prise en charge psychique des victimes de violences sexuelles.

L'Agence française de développement (Afd) s'est engagée à soutenir les actions de l'hôpital



de Panzi (qui compte 450 lits), soit 8 millions d'euros sur quatre ans. Cette somme servira à rénover des bâtiments (en favorisant l'intimité et le

confort des patientes), élargir les capacités d'accueil, sécuriser le site, améliorer la gestion informatique.

200 000 € seront également débloqués pour deux ans par l'Afd pour l'ouverture à Panzi d'une antenne de la Chaire « humanités et santé » du Conservatoire national des arts et métiers, à Paris (rattachée au GHU-Paris Psychiatrie et Neurosciences). Elle sera centrée sur l'art-thérapie.

Pour tout renseignement ou faire un don : [fondationpanzirdc.org](http://fondationpanzirdc.org)



Furaha Ambika, accueillie à la Fondation après avoir été soignée à l'hôpital de Panzi, suit aujourd'hui une formation d'infirmière.



Le docteur Denis Mukwege, fondateur de Panzi, a reçu en 2018 le prix Nobel de la paix.



Alice Lusambo, thérapeute à la Maison Dorcas.

●●● Ici, on tente de guérir les têtes après avoir soigné les corps ; de guider ces êtres à l'âme disloquée dans la voie d'une délicate reconstruction psychique.

Furaha Ambika raconte. Elle avait 13 ans lorsqu'un groupe armé a fait irruption dans son village, au sud de Bukavu. Élève en sixième, elle apprenait, comme les autres filles de sa communauté, à cultiver le manioc et extraire l'huile des graines du palmier. Ce jour-là, « elle n'a rien compris à ce qui lui arrivait », glisse Alice Lusambo, thérapeute de la Maison Dorcas. Ni le viol ni la vie en germe, qui a fait

irruption dans son ventre d'enfant. Ses organes génitaux sont alors en ruine, elle passe trois mois à l'hôpital de Panzi, une grossesse nichée au creux du trauma. Puis c'est l'impasse, car le viol qu'elle a subi, comme souvent en République démocratique du Congo, a jeté l'opprobre sur elle. Sa mère ne veut plus la voir. Une fois ses blessures physiques cicatrisées, elle n'est plus la bienvenue dans son village.

Dans son livre *La Force des femmes* (1), Denis Mukwege raconte « le remords » et « la honte » jadis éprouvés en voyant repar-

tir les femmes après la chirurgie, car il fallait libérer les lits pour d'autres. C'était avant la Fondation. « Nous n'avons accompli qu'une fraction de ce qui était nécessaire », écrit-il ainsi à propos de Wamuzila, esclave sexuelle lors de la première guerre du Congo, en 1997. À 17 ans, celle-ci avait fui ses bourreaux, accouché seule dans la forêt d'un enfant mort in utero, avant d'être prise en charge à l'hôpital Panzi.

Opérée à quatre reprises, trouvant là un lieu de quiétude et d'attention, elle s'était liquéfiée lorsqu'il avait fallu retourner chez elle. Wamuzila « a fait une crise de nerfs », écrit le docteur Mukwege, « s'est jetée par terre, le corps lourd (...), elle hurlait qu'elle était malade, qu'elle ne pouvait pas partir ». Il n'avait alors pas de solution pour la jeune femme, qui meurt du sida quelques années plus tard.

Furaha, elle, a échappé à ce destin tragique. Elle n'a pas eu à s'en aller. Depuis huit ans, elle élève sa petite Lisa, née du viol, à la Maison Dorcas, où elle s'est peu à peu forgé une armature intérieure. Ce jour-là, une main sur l'épaule de la petite, elle observe avec respect « Papa Mukwege » promener sa blouse blanche et sa démarche placide dans les allées impeccables du bâtiment. Comme les autres, elle offre au médecin un petit signe de la tête et parfois chante pour lui – de grands « Papa Mukwege ! », « Papa Mukwege ! » résonnent alors au-delà des murs de Panzi, jusque dans les rues bigarrées de Bukavu.

Au départ, la jeune mère était incapable de chanter avec les autres. « Quand elle est arrivée, elle se cachait sous son lit, elle était terrorisée », se souvient Alice, la thérapeute, qui a mis de longs mois à la rassurer. Comme de nombreuses victimes incapables de verbaliser leur vécu, elle ne pouvait accéder aux thérapies narratives. « Mais par le chant, la danse, le groupe autour d'elle, elle a commencé à sortir de sa bulle de terreur, poursuit-elle. Cela s'est fait pas à pas, grâce aux programmes mis en place ici. Aujourd'hui, elle n'est plus la même, elle a relevé la tête. »

De fait, à regarder Furaha se raconter en swahili dans un flot de paroles clair, les yeux plantés dans les vôtres, on mesure le chemin parcouru. Elle se cachait ? Aujourd'hui, elle veut qu'on écrive son nom de famille noir sur blanc, refusant de céder à la peur des bourreaux. Elle avait perdu le goût de vivre ? Elle suit une formation d'infirmière pour, à son tour, aider les autres. « Aujourd'hui, je peux tout faire ! », lance-t-elle dans un air de défi joyeux.

**« Le viol n'est pas seulement une agression barbare, c'est une arme de guerre. En détruisant les femmes, on détruit les communautés. »**

Toutes, cependant, ne parviennent pas à aller si loin. Certaines blessures ne se referment jamais complètement, témoigne l'un des médecins, Désiré Alumeti. « Ils m'ont tuée », disent souvent les femmes. Atteintes dans leur intégrité même, elles se sentent mortes à l'intérieur.

« Le viol n'est pas seulement une agression barbare, c'est une arme de guerre, explique ce chirurgien pédiatre. En détruisant les femmes, on détruit les communautés. Elles sont violées devant leurs maris, pour qu'ils les rejettent de honte, et devant leurs propres enfants. Les familles se disloquent. On viole aussi les chefs coutumiers pour qu'ils perdent toute autorité. » La carte des viols de masse se superpose souvent à celle des mines de cobalt, de coltan, d'or ou de tungstène, dont le pays regorge.

À la Fondation Panzi, l'approche est « holistique », fondée sur quatre piliers – médical, psychologique, socio-économique et juridique ; et chaque étape de la prise en charge est essentielle. Les thérapies individuelles, les thérapies de groupe, mais aussi le recours aux arts comme outil de résilience.

« Nous n'en avons pas les preuves scientifiques mais nous constatons que le chant et la danse aident énormément », témoigne Denis Mukwege. Des femmes humiliées qui ne trouvent pas le sommeil se remettent à manger, dormir, retrouvent une joie de vivre. » Fin mars, la création d'une chaire sur les humanités médicales a été officialisée à Panzi pour approfondir le sujet et améliorer les protocoles, avec le soutien de la France.

L'autre grand volet est celui de la réinsertion des femmes et de ce que les Anglo-Saxons appellent leur *empowerment* – qui consiste à donner une vraie capacité d'agir. Cela passe par l'apprentissage d'un métier, pour qu'elles puissent gagner de quoi vivre en quittant la Fondation. Grâce au soutien de différents bailleurs, l'organisation développe notamment une formation à la couture et à la confection de bijoux, tout en encourageant les mutuelles de solidarité (Musos), qui permettent aux femmes de mettre un pécule en commun. Cela passe aussi par le soutien juridique, pour punir les crimes commis – ce qui reste à ce stade une gageure, reconnaît Denis Mukwege. Ces dernières années, le Prix Nobel de la paix n'a eu de cesse de dénoncer, en vain, l'impunité des bourreaux et le cercle vicieux dans lequel cette profonde injustice plongeait toujours son pays.

Cela passe, enfin, par le plaidoyer. Au-delà des ONG, les femmes s'en saisissent, notamment à travers Sema, réseau mondial pour les victimes et survivantes de violences sexuelles en temps de guerre, créé en 2017. L'idée ? Que leur vulnérabilité et leur vécu soient une force, dont elles peuvent tirer une expertise unique pour lutter contre les crimes sexuels. En RDC, 5 000 femmes en sont déjà membres, malgré les pressions et la peur. Et l'on peut parier que Furaha, et peut-être plus tard sa fille Lisa, rejoindront un jour ses rangs.

Marine Lamoureux

(1) Gallimard, 2021, 400 p., 20 €.

sur la-croix.com  
Un entretien croisé  
Cynthia Fleury et Denis Mukwege